

# Je ne sais pas si l'enterrement pourra avoir lieu,

comme cela était prévu, demain. Ce n'est pas l'enterrement de la *mamma*, mais c'est presque la même chose, c'est celui de ma grand-mère, la *nonna* ou en catalan *l'àvia*. Mais si je l'ai appelée *mamma*, c'est que, au-delà de l'inexactitude – par rapport à moi – j'ai souvent vu en elle une sorte de personnification de ce qu'est la *mamma*, dans la famille, dans le village catalan de Sant Feliu d'Amunt, dans la région, de la montagne pyrénéenne à la mer, notre mer, *mare nostrum*, la nôtre et non celle du voisin atlantique, du camarade du nord...

*L'àvia Margarida*, grand-mère Marguerite est morte ce matin. De ses cinq enfants, deux étaient là, près de son lit, au moment du passage. Deux autres, l'aîné de ses garçons et le plus jeune, mon père, arriveront tout à l'heure. Mais sa dernière fille vit en Afrique. Si *l'àvia Margarida* était la discrétion même, la *tia Llúcia*, tante Lucie avait dû, là-bas dans la lointaine Côte d'Ivoire, à moins que ce ne soit le Sénégal, exercer ses talents de pleureuse auprès des autorités. Elle nous annonçait – par quel miracle avait-elle pu téléphoner ? – qu'elle avait obtenu un passage en avion, nous étions en 1949 – autre miracle – un passage donc, pour dans... cinq ou six jours. Il ne fallait pas enterrer *mamá*, nous avait-elle dit avant qu'elle ne soit, elle, *la tia*, de retour d'Afrique. Elle employait le mot catalan, mais, en français, elle disait « petite maman ». Pour nous tous, le catalan était la langue de chaque jour, mais, de temps en temps des mots en français apportaient une nuance que nous ne disions ou n'osions dire dans notre langue d'expression quotidienne

Maintenant nous savions que *l'àvia* partirait sans que sa fille ait pu la voir et nous imaginions déjà les débordements de la *tia Llúcia*, une excellente personne au demeurant, lorsqu'elle arriverait et qu'elle

ne verrait pas celle qui était davantage, dans notre langue, la *mamà*, la maman que la *mare*, la mère.

*L'avia Margarida* était donc pour nous, ses nombreux petits-enfants, pour ses enfants, pour les gens du village, l'image même de la Catalane. Les ans lui avaient donné une démarche lente, mais elle avait une vitalité débordante qui lui permettait même de poursuivre ses petits-enfants lorsqu'ils s'enfuyaient dans les champs croyant lui échapper. Elle faisait d'ailleurs en sorte qu'ils s'échappent toujours. Elle habitait un peu en dehors du village, mais sur le chemin où passaient pratiquement chaque jour les paysans pour aller travailler dans les champs Agenouillée – à son âge ! – au bord du ruisseau, elle avait toujours quelque chose à laver, mais sa fille disait que c'était pour que les personnes qui passaient l'interpellent et aient avec elle un moment de *xerrada*, de bavardage. Même *Melània*, Mélanie la couturière, toujours pressée, elle ne savait pas marcher mais courait tout le temps surtout lorsqu'elle allait prendre le train, Mélanie donc ne manquait pas de s'arrêter. J'ai assisté à de nombreuses *xerrades*, et souvent, très souvent on demandait à *l'avia* des conseils, indirectement la plupart du temps, pudeur oblige. À moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une réserve bien paysanne. La majorité des gens du village qui passaient par là l'appelaient par son prénom, mais il y en avait aussi qui lui disaient *àvia*, grand-mère, ce que pourtant elle n'était pas pour eux. Toujours entièrement habillée de noir, je m'étais sans cesse demandé comment elle parvenait à assortir toutes les pièces de ses vêtements. Sa tête elle-même étant couverte d'un *mocador*, un mouchoir en pointe, qui laissait libre l'ovale de son beau visage.

Un jour, elle avait dit devant moi à l'instituteur, provoquant la grande indignation d'une de ses filles, également présente, « Pour mon enterrement, c'est toi qui feras mon panégyrique. » Le tout en catalan, bien évidemment, sauf justement le mot panégyrique qui était prononcé en français. Car *Margarida*, comme toutes les filles catalanes de l'école de la République où le catalan était interdit – ou presque – parlait, si besoin s'en faisait sentir, un français parfait. Elle pouvait réciter par cœur des fables de La Fontaine, voire des tirades de Ruy Blas, œuvre qui plaisait particulièrement à Monsieur Fillols, son vieil instituteur du village à l'époque. Lui je ne l'ai connu que par oui-dire, mais il avait eu la mission d'éduquer mes grands-parents et leurs enfants, mes oncles et tantes et toute la *nissaga*, la marmaille du village. Tous les habitants de la même génération pouvaient réciter : « Bon appétit, messieurs, oh ministres intègres !... » avec l'accent catalan en cadeau, bien entendu. Le nouveau *mestre*, maître d'école du village, a donc, à sa demande, fait son panégyrique et je me souviens d'une envolée lyrique bien

dans le style de l'instituteur public de la République d'alors : « Petite vieille habillée de noir, *Margarida* était l'image même de la mère d'ici, courageuse, travailleuse, solidaire avec tout le monde. Nous sommes avec tous ses enfants par le sang, ses enfants par le cœur... » Je n'ai aucune gloire à me souvenir des mots exacts, les « archives » familiales ont conservé le petit discours que monsieur Taillant, le *mestre*, nous avait remis. Et d'ailleurs l'instituteur de la République française avait fait une partie de son discours en français, la partie écrite, et une autre partie improvisée, en catalan, image même de notre langue qui a vécu essentiellement par l'oral et qui malheureusement meurt à la suite justement d'un manque d'expression orale chez les plus jeunes. Mais comme disait justement *Margarida* : « *Això són figues d'una altra cistella* », ça ce sont des figues d'un autre panier. *Mossèn Ribes*, l'abbé Ribes, lui, de sa belle voix grave s'était contenté d'une prière en français, mais il avait chanté en catalan quelques vers d'un chant à la Vierge du village, *La Verge de la Salvetat*. Comme beaucoup de mères préoccupées d'abord par les enfants, *Margarida* n'allait à la messe le dimanche que si elle en avait le temps, s'il n'y avait pas trop de choses à faire à la maison. Comme pour toutes les mères de notre pays catalan, les enfants avaient toujours la priorité – cinq pour l'*àvia* – et Dieu, pensaient-elles, le comprendrait. Et sans aucun doute il le comprenait.

*Margarida* a été enterrée un jour de printemps, dans le cimetière du village. Il fait penser à tout sauf à la mort, tant les oiseaux le peuplent de leurs chants, même les rossignols des arbres du ruisseau voisin ne s'arrêtent pas malgré le bruit que font les piétinements, les bavardages des accompagnants. Vous avez pu remarquer et je pense que c'est valable pour toutes nos régions que le silence total n'est pas le propre des enterrements Elle a été enterrée en l'absence de sa fille *Llúcia* qui a dû sans doute inonder de larmes l'avion qui la ramenait. *Margarida*, elle, souriait de la voir verser ces pleurs qui étaient comme un remerciement, l'expression de sa reconnaissance pour tout ce qu'elle avait fait, pour elle, pour nous tous. Comme d'ailleurs elle avait souri quelques jours auparavant, dans le cimetière que nous aimons, devant nos propres larmes, celles de ses enfants, de ses petits-enfants, de ses amis, de tout le village, et maintenant celles de tous ceux qui lisent ces quelques lignes et pensent, à juste titre, y voir l'image de la mère, de notre mère à tous.

**JEP GOUZY**, né en 1933, est poète de Catalogne française. Professeur d'espagnol, psychanalyste, psychothérapeute, homme de théâtre, sa remarquable œuvre poétique, en catalan ou en français, compte de très nombreux ouvrages touchant à tous les thèmes, tous les genres, tous les styles. La vivacité et la générosité de sa poésie s'exprime par exemple dans *S(a)lam Aleikum* (éditions Trabucaire, 2009).